Evan Roth, débris de fond

liberation.fr/culture/2015/03/26/evan-roth-debris-de-fond_1228978

Exposition

L'artiste américain présente à Londres des objets glanés au cours de ses voyages à la recherche des traces matérielles laissées par l'univers numérique.

Deux kilomètres de câbles transatlantiques utilisés notamment pour Internet, lesquels ont remplacé ceux mis en place en 1866 pour le télégraphe. (Photo Courtesy of Carroll. Fletcher)

par Sonia Delesalle-Stolper, Correspondante à Londres
publié le 26 mars 2015 à 17h06

C'est une histoire d'innocence perdue dans un quotidien où le numérique est omniprésent, si évident qu'il en est devenu banal. C'est le constat de la disparition d'une capacité d'émerveillement face à un Internet qui fut, pendant un court instant, *«l'innovation la plus extraordinaire de l'histoire humaine récente». «Voices Over the Horizon»* («voix au-dessus de l'horizon»), la dernière exposition de l'artiste américain Evan Roth, présentée à Londres, est le récit d'un pèlerinage sur les traces physiques et fantomatiques d'un univers numérique dématérialisé. Evan Roth y poursuit sa quête, son œuvre anthropologique sur la manière dont la technologie et Internet ont envahi nos vies.

Evan Roth, 37 ans, se définit comme un artiste, mais aussi, et autant, un hacker. Et, pour lui, ces deux dimensions sont intrinsèquement liées. Notamment parce qu'elles ont la même finalité : *«Exploiter un système pour quelque chose qui n'était pas prévu pour»* ou

accentuer la notion *«d'usage accidentel».* En 2009, il a ainsi, avec d'autres artistes, conçu une œuvre utile, *EyeWriter.* L'engin, une paire de lunettes équipée d'une technologie permettant de capter les mouvements des yeux et connectée à un ordinateur, a été conçu pour aider un artiste en graffitis, Tempt1, atteint de paralysie complète à l'exclusion de son regard. Avec cet instrument, imaginé avec des objets déjà existants mais pas initialement pensés pour cet usage, l'artiste a pu continuer à dessiner.

«Paresseux». Jusqu'à présent, le travail d'Evan Roth était aussi souvent teinté d'un élément drolatique, ce qu'il appelle *«l'irrespect créatif».* Lors d'une conférence TEDx Panthéon-Sorbonne en novembre 2012, il évoquait ainsi une œuvre consistant à relier deux fauteuils dans un avion par des menottes en plastique. L'installation s'intitulait *How to Keep Those Mother Fuckers From Putting Back Their Seats* («comment empêcher ces connards de reculer leurs sièges»). Simple, mais redoutablement efficace. Ou comment, expliquait-il lors de son intervention, prouver que les artistes et les hackers sont des *«paresseux»* animés par l'idée de *«produire le maximum d'impact avec le minimum d'efforts».*

Une pyramide de pierre blanchie par les embruns, présentée par la galerie Carroll/Fletcher à Londres. (Photo Courtesy of Carroll.Fletcher)

Il s'est aussi beaucoup penché sur les graffitis, *«non pour la forme des lettres ou le nombre de couleurs utilisées, mais plutôt en fonction de l'endroit où ils sont placés et quel système ils attaquent».* Et a ainsi méticuleusement répertorié les graffitis de Paris et de New York, en notant les lettres les plus utilisées, la manière dont elles étaient reproduites, créant ainsi presqu'un nouvel alphabet, proche d'un langage informatique, d'un codage. *Graffiti Taxonomy,* créé en 2009, est ainsi exposé dans les collections permanentes du Musée d'art moderne de New York (MoMA). Comme l'est aussi *EyeWriter*. L'artiste a

élargi cette dimension d'invasion par le dessin d'un espace public au numérique. Il a ainsi conçu des graffitis géants, spectaculaires, projetés numériquement sur les façades d'immeubles de Manhattan dès la nuit venue. Aucune trace physique ne demeurait sur les gratte-ciel. Seul subsistait le choc de la vision immédiate du graffiti immense s'inscrivant presque par magie avant de disparaître comme un fantôme.

Evan Roth décrit son travail comme inscrit dans trois dimensions : les espaces publics, les lieux plus traditionnels comme les galeries, et ceux exclusivement sur le Web, à l'usage unique des utilisateurs d'Internet. Au sein de l'exposition «Voices Over the Horizon», il utilise à plein les trois dimensions. Roth est ainsi parti en voyage, à la recherche des origines du numérique, mais aussi de son œuvre. Avec une certaine nostalgie. Et l'aide d'une touche de paranormal, pour retrouver cette fameuse magie évanouie mais aussi pour redonner un physicalité à une notion, le numérique, totalement abstraite, intangible.

Bouche d'égout. A l'automne, il est parti au bout du bout de l'Angleterre, en Cornouailles, à Porthcurno exactement. C'est là qu'en 1866, les premiers câbles transatlantiques sous-marins du télégraphe sortaient des eaux et retrouvaient la terre ferme. C'est ici que, pour la première fois, un message envoyé depuis l'autre côté de l'océan arriva en quelques secondes en Europe. Quand, auparavant, il aurait fallu plusieurs semaines. Aujourd'hui, ces câbles ont été remplacés par de la fibre optique qui transmet environ 25% de l'ensemble du trafic internet dans le monde. Deux kilomètres de ces câbles, monstrueux enchevêtrement noir, sont exposés dans la galerie Carroll/Fletcher à Londres. Evan Roth s'est aussi retrouvé nez à nez avec une drôle de pyramide de pierre blanchie par les embruns. En haut d'une falaise, au milieu de nulle part. Comme un autel pour marquer le lieu où les premiers câbles transatlantiques furent connectés à l'Europe.

«Les danses des téléphones portables», une série de sept smartphones à écran noir sur lesquels glissent des doigts, filmés par une caméra infrarouge et à ultraviolets. (Photo Courtesy of Carroll. Fletcher)

Pour réconcilier et se réapproprier ce réseau qui échappe tant à notre contrôle, il s'est équipé d'instruments privilégiés par les chasseurs de fantômes. A l'aide de détecteurs de champ électromagnétique, de caméras thermiques ou de magnétophones, il a traqué les endroits clés de Cornouailles où existent, physiquement, les transmetteurs de télécommunications (câbles, antennes, paraboles…).Les sons obtenus rythment l'une des salles de l'exposition.

Il a aussi photographié ces paysages déchiquetés, ces vagues fracassées, et pourtant toujours marqués de la main de l'homme. Ici, une antenne satellite, là une parabole et, quelquefois, ce qui ressemble à une simple bouche d'égout. Sauf qu'il s'agit en fait de là où les câbles d'Internet plongent dans les entrailles de la mer. L'artiste a pris une empreinte graphique de ces bouches de métal perdues dans les landes, incrite en relief sur de longues feuilles de papier blanc, comme un langage mystérieux, un nouveau code, une nouvelle aventure numérique.